Zeitschrift: Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde
Herausgeber: Bernisches historisches Museum
Band: 15 (1953)

Artikel: Alexandre Dumas à Berne
Autor: Walzer, P.O.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-242607

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ALEXANDRE DUMAS A BERNE

par P. O. Walzer

En 1832, Alexandre Dumas s'était passablement compromis dans les événements révolutionnaires, et n'avait pas échappé à l'épidémie de choléra qui ravageait alors Paris. Ses amis avaient donc toutes bonnes raisons de le croire mort. Charles Nodier lui écrivait: «Je lis à l'instant, dans un journal, que vous avez été fusillé hier à trois heures du matin: ayez la bonté de me faire savoir si cela vous empêchera de venir demain, à l'Arsenal, dîner avec Taylor.» Du fond de son lit, Dumas fit répondre à Nodier que, mort ou vivant, il serait le lendemain au rendez-vous. Néanmoins, pour éviter le pire, le duc d'Orléans, d'un côté, lui conseillait, pour réfléchir, de faire le tour de sa chambre; son médecin, de l'autre, lui recommandait, pour guérir, de faire le tour du monde. Toutes réflexions faites, Dumas vint en Suisse.

La Suisse de 1830 était un pays charmant. Les cantons y avaient encore leur souveraineté, et l'on montrait son passeport aux portes des villes. L'on voyageait en diligence, à une moyenne de deux lieues par heure, en payant d'avance sa place entière, pourboire compris, sauf dans les Grisons, où le postillon venait à chaque relais réclamer son trinkgeld, qui variait de six à neuf kreutzers par station, selon la générosité des voyageurs. Il n'y avait encore aucun chemin de fer, mais déjà des bateaux à vapeur sur la plupart des lacs. Pour douze francs par jour, on pouvait aussi se faire transporter par la «voiture nationale suisse», le char à quatre roues, dit communément char à bancs. En montagne, on se confiait à la sagacité des mulets, qui faisaient l'admiration de tous par la sûreté de leur démarche dans les sentes les moins praticables. Enfin, depuis Rousseau et Madame Roland, nombreux étaient ceux qui tenaient à vérifier par eux-mêmes les effets surprenants de la marche à pied sur la santé morale et physique. Les auberges de la Suisse avaient déjà une réputation enviable; le premier guide Joanne n'hésite pas à affirmer qu'elles sont «plus propres, plus confortables, mieux tenues et moins chères que celles de tous les autres pays, et surtout que celles de la France, du Tyrol et de l'Italie». En fait, la cherté des auberges suisses provoqua bien souvent l'indignation des premiers touristes. Il faut dire aussi que les prix dépendaient de la tête du client, ou plutôt de sa nationalité: les Allemands étaient les mieux traités, les Anglais payaient le plus cher. Les lits étaient exécrables; Montaigne s'en plaignait déjà deux cent cinquante ans plus tôt. «C'est qu'il faut vous dire, explique Dumas, que les lits suisses sont composés purement

et simplement d'une paillasse et d'un sommier sur lequel on étend, en la décorant du titre de drap, une espèce de nappe, si courte qu'elle ne peut ni se replier à l'extrémité inférieure, sous le matelas, ni se rouler à l'extrémité supérieure autour du traversin, de sorte que les pieds ou la tête en peuvent jouir alternativement, il est vrai, mais jamais tous deux à la fois. Ajoutez à cela que, de tous côtés, le crin sort roide et serré à travers la toile, ce qui produit sur la peau du voyageur le même effet à peu près que s'il était couché sur une immense brosse à tête.»

En dépit de cet inconvénient, Alexandre Dumas fit un tour de Suisse très complet, selon les meilleures traditions. Il commença par visiter Genève et Lausanne, descendit dans les salines de Bex, mangea, à l'hôtel de la Poste à Martigny, les fameux biftecks d'ours, séjourna à Chamonix, passa le Saint-Bernard, prit les eaux à Aix, rentra par Genève, poursuivit par Moudon, Payerne et Avenches pour faire une halte plus prolongée à Fribourg et à Berne. De là, il se rend dans l'Oberland, traverse la Gemmi, remonte la Furka, vagabonde dans la Suisse primitive, fait l'ascension du Righi et rencontre, à Lucerne, le «géant littéraire de son époque», «l'homme dont le nom retentit aussi haut que ceux de Goethe et de Walter Scott», Monsieur de Chateaubriand qui se plaisait, pour distraire sa mélancolie, à nourrir les poules d'eau de la Reuss. Dumas vit ensuite Zurich, le lac de Constance, le château d'Arenenberg, les bains de Bade et Soleure; il passa une nuit au sommet du Weissenstein, d'où il admira, au coucher du soleil, «trois rivières, sept lacs, douze villes, quarante villages et cent cinquante-six montagnes». Le lendemain, c'est le pèlerinage obligé à l'île de Saint-Pierre, célèbre par le séjour qu'y fit Rousseau, et qui lui rappelle l'île des Peupliers à Ermenonville, «à l'exception, cependant, qu'à Ermenonville ce sont les peupliers qui sont un peu plus grands que l'île, tandis qu'à Saint-Pierre c'est l'île qui est un peu plus grande que les peupliers». Il regagna Lausanne par Neuchâtel et Yverdon, reprit la route du Valais, passa le Simplon et vint se reposer de ses fatigues à Baveno, au bord du lac Majeur, dans une charmante auberge de granit rose. C'est là qu'il fit, avoue-t-il, «en face du plus beau pays du monde, au milieu d'une atmosphère embaumée, sous un ciel d'azur», les trois plus mauvais articles qu'il ait jamais envoyés à la *Revue des Deux-Mondes*. Cinq jours après, il était à Paris.

Dumas appartient à cette race de voyageurs agréables qui veulent tout voir et tout savoir. Sa curiosité insatiable s'accroche à la moindre ruine, au moindre pic, aux personnages illustres ou obscurs que le hasard met sur son chemin. Sa carrure de bon géant négroïde — la grand-mère de Dumas était de race noire — inspire généralement le respect et la sympathie. Il est à l'affût de toutes les histoires, de toutes les légendes; il interroge tout le monde, particulièrement les guides qui sont loués à la journée et qui regorgent de souvenirs: voyageurs perdus dans les neiges, enlevés par les avalanches, disparus dans les crevasses, conquête du Pilate ou du Mont-Blanc, épopée de

l'homme en face de la nature déchaînée. Mais le passé des cantons ne lui fournit pas moins d'événements dignes de mémoire; il en sait, sur notre passé, presque autant que Victor Hugo, ce qui n'est pas peu dire. Sa science le suit d'ailleurs dans ses bagages, où s'empilent les volumes de Jean de Muller, les *Mémoires* de Commines, les *Voyages dans les Alpes* de Saussure, le *Manuel du Voyageur en Suisse* de Glutz-Blotzheim, le *Voyage dans l'Oberland bernois* de Wyss, la carte routière d'Henri Keller, le guide d'Ebel, ou de Bollmann, ou — en anglais — de John Murray. Ainsi armé, il peut aller partout et étonner tout le monde. Commines et Jean de Muller en main, il parcourt les champs de bataille de Grandson et de Morat, retrouve l'emplacement des troupes et retrace, sur le ton héroïque, les débandades du Téméraire. Mais rien ne lui est inconnu non plus des exploits de Souvarow qu'il se fait d'ailleurs raconter, pour plus de vraisemblance, par un vieux paysan de la vallée de la Muotta, témoin oculaire des événements où il a failli laisser sa peau. Guillaume Tell, Arnold de Melchtal, Walter Fürst sont des héros qui satisfont pleinement son imagination romantique, son goût de l'histoire légendaire, son républicanisme latent; aussi leur consacre-t-il des pages pleines de sympathie dans ces *Impressions de Voyage en Suisse,* dans lesquelles Dumas a consigné, en trois volumes, le plaisir qu'il avait eu à confronter Dumas, cette «force de la nature» comme avait dit Michelet, aux forces de la nature et de l'histoire helvétiques.

Pour un voyageur qui est venu admirer les Alpes, il décrit peu. S'il le fait, c'est presque avec ennui, et il tombe presque aussitôt dans les poncifs à la Jean-Jacques. «Immédiatement au-dessous de moi, à deux mille pieds de profondeur, je voyais se tordre et reluire, mince comme un de ces fils que le vent emporte à la fin de l'été, le torrent qui, s'échappant du beau glacier de Trient, serpente capricieusement dans toute la longueur de la vallée, et va fendre une montagne, de sa cime à sa base, pour se jeter et se perdre dans le Rhône entre la Verrerie et Vernaya. Quelques maisons éparses sur ses bords, couvertes de leurs toits gris, semblaient de gros scarabées se promenant lourdement dans la plaine, tandis que des extrémités opposées de cette espèce de village s'échappaient, à peine visibles à l'œil nu, les deux chemins qui ...», etc.

Si Dumas décrit peu, en revanche il raconte et se raconte avec une verve intarissable. Partout il trouve à placer une histoire propre à mettre en valeur la majesté redoutable de la nature, les vertus patrimoniales des habitants des Alpes, le courage militaire de quelque nationalité qu'il soit, les tendresses ou les héroïsmes de l'amour. Ces histoires, il les trouve partout, chez les magistrats comme chez les concierges, dans ses livres comme au long des routes. Au besoin, il invente naturellement celles qui lui font défaut pour clore un chapitre ou grossir un article. Aussi faut-il souvent se méfier de ce voyageur qui a trop lu et trop écouté; comme Chateaubriand en Amérique, il a vu plus qu'il ne pouvait voir. Ne raconte-t-il pas, par exemple, qu'il a déchiffré, à

Ferney, la fameuse inscription: DEO EREXIT VOLTAIRE (Voltaire à Dieu), inscrite au fronton de la petite chapelle du parc? Or, dix ans plus tôt, L. Simond, auteur d'un autre *Voyage en Suisse*, l'avait cherchée en vain; comme il s'en informait, on lui apprit qu'elle avait été mise en pièces au temps de la Terreur par les révolutionnaires, ce qui lui faisait remarquer à juste titre que ces gens-là «étaient bien difficiles en impiété». Quant à Dumas, il a simplement lu son guide au présent. «La première chose que l'on apercevait, en entrant dans le parc de Ferney,» lui disait-on, «était une petite chapelle ...» Pour un auteur de romans historiques, le passé est plus présent que le présent.

Mais le personnage le plus intéressant que Dumas ait rencontré en Suisse, c'est Dumas. Personne qui soit en effet plus soucieux que lui d'exercer sa puissance sur tout ce qui l'entoure. Sa puissance, ou sa séduction. On a pu dire avec pertinence que les *Impressions de Voyage* étaient plus proprement les *Impressions produites par Dumas en voyage*. Vêtu de l'anonyme blouse de toile grise, coiffé du feutre à larges bords, armé d'un alpenstock de deux mètres, on ne le confond pas longtemps avec le commun peuple des voyageurs. Partout il cède à l'ingénu désir d'étonner et d'éblouir par les divers talents que lui a prêtés la nature. Un hasard bénéfique le mène constamment dans les endroits où quelque chose va se passer; il ne manque pas une avalanche, pas un orage, pas un duel, pas un accident. Manque-t-on de lits? il a tôt fait de dédoubler ceux dont on dispose; manque-t-on de vivres? il a tôt fait de ramener du lac quelque gros poisson tué au pistolet; manque-t-on de confiance dans la cuisinière? c'est lui qui se charge de confectionner l'omelette baveuse dont tous ses commensaux vanteront l'excellence. En toute occasion, sa force physique, sa résistance, son adresse font merveille. Il franchit d'un bond un précipice que son guide préfère sagement tourner, quitte à arriver une demi-heure plus tard à l'auberge où Dumas le reçoit rayonnant de fierté. Il en remontre, au tir, à Guillaume Tell lui-même et fait mouche à tout coup devant les indigènes de Schwytz ou de Glaris qui n'en croient pas leurs yeux.

En d'autres moments, Alexandre Dumas utilise aux mêmes fins vaniteuses les ressources d'un esprit richement orné de la connaissance du monde et de l'histoire. Il se plaît, par exemple, à éveiller la curiosité d'une belle voyageuse qu'il a rencontrée dans une solitaire auberge de montagne, en lui parlant des cercles littéraires ou aristocratiques de Paris, avec tant de détails précis et révélateurs que la dame, charmée, doit finalement comprendre qu'elle ne peut avoir devant elle que l'extraordinaire auteur d'*Antony*. Une autre fois, l'hôtelier de la Poste, à Martigny, tente, un peu vaguement, de ressusciter les grands traits du passé local:

«— Oh! ... c'est que notre pays a été fameux autrefois; il avait un nom latin, il a soutenu de grandes guerres, et il a servi de résidence à un empereur de Rome.

«— Oui, reprit Dumas en laissant, comme le professeur du *Bourgeois Gentilhomme*, tomber négligemment la science de ses lèvres; oui, Martigny est l'*Octodurum* des Celtes, et ses habitants actuels sont les descendants des Véragrians, dont parlent César, Pline, Strabon et Tite-Live, qui les appellent même demi-Germains. Cinquante ans environ avant Jésus-Christ, Sergius Galba, lieutenant de César, y fut assiégé par les Sédunois: l'empereur Maximien y voulut faire sacrifier son armée aux faux dieux, ce qui donna lieu au martyre de saint Maurice et de toute la légion Thébéenne; enfin, lorsque Petronius, préfet du prétoire, fut chargé de diviser les Gaules en dix-sept provinces, il sépara le Valais de l'Italie, et fit de votre ville la capitale des Alpes Pennines, qui devaient former avec la Tarentaise la septième province viennoise. — N'est-ce pas cela, mon hôte?»

Comme de bien entendu, l'hôte en resta stupéfait d'admiration et ne put s'empêcher de faire remarquer: «Monsieur sait notre histoire aussi bien que nous.» «Je le remerciai pour l'intention», ajoute Dumas, non sans une secrète perfidie pour le Suisse moyen, «car il était évident qu'il croyait me faire un compliment.»

*

Que venait-on voir à Berne en 1830? Non plus la petite aristocratie au gouvernement sage, intelligent et efficace dont Montesquieu avait fait un si bel éloge cent ans plus tôt. Mais une capitale pittoresque, célèbre par son site et ses ours, siège de la diète (alternativement avec Lucerne et Zurich), résidence de la plupart des ambassadeurs étrangers, riche en monuments et en vestiges du passé. Les abords en passaient pour aussi grandioses que les panoramas que l'on découvre du haut des terrasses dominant l'Aar. «L'aspect de Berne est frappant pour les étrangers, écrivait déjà Mme Roland dans ses *Lettres sur la Suisse;* située un peu en pente, presque environnée par l'Aar, majestueux et rapide, bien percée, bien bâtie, elle a l'air de l'opulence tranquille, et les agréments d'une grande propreté. Tous les bâtiments sont faits d'une belle pierre de taille, qu'on tire des environs, espèce de grès très fin et d'un petit gris fort agréable à la vue. Les maisons s'avancent sur la rue en arcades, très commodes pour les passants, mais un peu basses pour l'effet. Le trottoir qu'elles couvrent est fait de grandes pierres plates de la nature de celles qui servent à la bâtisse, et qui ne sont pas d'une aussi grande dureté qu'on l'imaginerait d'abord. Les rues, bien ouvertes, bien pavées, et ornées de fontaines, sont encore arrosées d'une eau courante, dans un petit canal revêtu en pierres et pratiqué au milieu d'elles. Comme elles courent toutes parallèlement de l'Est à l'Ouest, on désigne leurs deux côtés par côté du soleil et côté de l'ombre, car les façades des maisons qui bordent la droite sont éclairées toute l'année par le soleil, tandis que celles de la gauche n'en reçoivent jamais un seul rayon.» On reconnaît dans cette brève description la plupart des éléments traditionnels du pittoresque bernois.

Dumas s'attendait à trouver une ville austère, plutôt triste. Aussi fut-il agréablement surpris, en ouvrant ses fenêtres de l'hôtel du Faucon — le meilleur de Berne et l'un des meilleurs de la Suisse — de découvrir dans la rue du Marché tout un peuple bigarré d'hommes et de femmes en costumes nationaux, dont les teintes vives tranchaient sur les pierres grises des arcades. Il distingue des Vaudoises, des Valaisannes, et s'intéresse aux costumes bleus des jeunes gens et à leurs pipes d'écume de mer qui lui rappellent les étudiants de Leipzig ou d'Iéna. Il a un peu l'impression d'assister au lever de rideau d'un théâtre sur «un tableau admirablement mis en scène». Aussitôt dans la rue, il s'adressa à l'un des jeunes étudiants qu'il venait d'apercevoir et qui lui servit de cicerone à travers la ville; le jeune homme lui fit voir la tour de l'Horloge et lui raconta les origines de la ville et la façon curieuse dont elle fut baptisée. On apprend que le premier animal tué par la chasse organisée par Berthold V de Zaehringen ne fut pas un ours, comme on le croit communément, mais un cerf. «Berthold, raconte Dumas — par la bouche de son guide — parut très désappointé que l'adresse de l'un de ses gens se fût exercée sur un animal de cette espèce. Il déclara en conséquence qu'il ne donnerait pas à sa bonne et forte ville de guerre le nom d'un bête qui était le symbole de la timidité. De mauvais plaisants prétendirent que le nom de la victime offrait encore un autre symbole, que leur seigneur oubliait à dessein de relater, quoique ce fût peut-être celui qui lui inspirait le plus de répugnance: le duc Berthold était vieux et avait une jeune et jolie femme. Le coup de l'archer fut donc déclaré non avenu, et l'on se remit en chasse.» L'on finit heureusement par tuer un ours, qui donna son nom à la ville. Une inscription en vieil allemand, près de la porte de Stalden, constatait l'authenticité de cette étymologie: ERST BAER HIER FANG (C'est ici que le premier ours a été pris).

Dumas vit ensuite la cathédrale. Au lieu de la décrire, il se contente de remarquer que l'intérieur n'offre rien d'intéressant et que le clocher a l'aspect «d'un vaste pain de sucre dont on aurait enlevé la partie supérieure». Il préfère donc nous raconter (mais sur la foi de quelles sources?) comment les premiers maîtres d'œuvre de l'édifice s'entretuèrent pour s'assurer la direction des travaux. De la cathédrale, on passe sur la terrasse adjacente d'où l'on découvre «une des plus belles vues du monde». Ici, même Dumas se sent obligé d'y aller de son couplet descriptif: «Au pied s'étendent, comme un tapis bariolé, les toits des maisons au milieu desquelles serpente l'Aar, rivière capricieuse et rapide, dont les eaux bleues prennent leur source dans les glaces du Finster Aarhorn, et qui enceint de tous côtés Berne, ce vaste château fort dont les montagnes environnantes sont les ouvrages avancés. Au second plan s'élève le Gürthen, colline de trois ou quatre mille pieds de haut, et qui sert de passage à la vue pour arriver à la grande chaîne de glaciers qui ferme l'horizon comme un mur de diamant: espèce de ceinture resplendissante, au delà de laquelle il semble que doit exister le monde des Mille et une Nuits;

écharpe aux mille couleurs qui, le matin, sous les rayons du soleil, prend toutes les nuances de l'arc-en-ciel, depuis le bleu foncé jusqu'au rose tendre; palais fantastique qui, le soir, lorsque la ville et la plaine sont déjà plongées dans la nuit, reste illuminé quelque temps encore par les dernières lueurs du jour expirant lentement au sommet.» Après ce louable effort de style, Dumas se hâte de passer à deux histoires qui traînent d'ailleurs dans tous les récits de voyage de l'époque. Et d'abord à celle de l'étudiant Weinzoepfli qui, le 26 mai 1654, enfourcha par jeu un cheval qui paissait tranquillement sous les marronniers de la terrasse. D'autres jeunes gens effarouchèrent l'animal, lequel franchit tout à coup le parapet avec son imprudent cavalier, l'entraînant dans une chute de cent huit pieds. Le cheval fut tué sur le coup, mais Weinzoepfli survécut; il desservit trente ans l'église en qualité de pasteur et mourut en odeur de sainteté. Une inscription allemande, gravée sur une pierre fixée au parapet, constate cet événement miraculeux. On ne croirait guère qu'un tel exemple pût être contagieux; cependant une pauvre femme, condamnée aux travaux publics et employée à balayer la terrasse avec d'autres criminels, tenta depuis le même saut dans l'espoir d'échapper à ses gardiens. Inutile de dire qu'elle y laissa sa vie en même temps que ses illusions.

Une autre histoire, bien jolie et moins connue, est celle que rapporte Dumas pour expliquer l'origine d'une botte servant d'enseigne à une petite auberge gothique devant laquelle il passa, en faisant son tour de ville. Il faut nous reporter en 1602, au temps où le maréchal de Bassompierre était ambassadeur près des treize cantons pour renouveler l'alliance avec la France. On sait que Bassompierre réussit pleinement dans cette difficile entreprise et qu'il sut faire des Suisses des amis fidèles d'Henri IV. «Au moment de son départ, raconte Dumas, et comme il venait de monter à cheval à la porte de l'auberge, il vit s'avancer de son côté les treize députés des treize cantons, tenant chacun un énorme *widercome* à la main, et venant lui offrir le coup de l'étrier. Arrivés près de lui, ils l'entourèrent, levèrent ensemble les treize coupes, qui contenaient chacune la valeur d'une bouteille, et, portant unanimement un toast à la France, ils avalèrent la liqueur d'un seul trait. Bassompierre, étourdi d'une telle politesse, ne vit qu'un moyen de la leur rendre. Il appela son domestique, lui fit mettre pied à terre, lui ordonna de tirer sa botte, la prit par l'éperon, fit vider treize bouteilles de vin dans ce vase improvisé; puis, le levant à son tour, pour rendre le toast qu'il venait de recevoir: — Aux treize cantons! dit-il, et il avala les treize bouteilles. Les Suisses trouvèrent, conclut Dumas, que la France était dignement représentée.»

Continuant sa promenade, Alexandre Dumas et son guide traversent l'Aar, montent à l'Altenberg et se rendent ensuite à la fameuse promenade de l'Engi. Ils entrèrent plus tard dans une guinguette suisse, bruyante et joyeuse et fleurant la choucroute, où il invita à danser la première paysanne venue, laquelle accepta sans trop de façon, «bien que j'eusse des gants, remarque notre voyageur, luxe tout à fait inconnu dans cette joyeuse assemblée». Il

dansa naturellement à la perfection, «saisissant du premier coup la mesure de cette valse balancée et rapide, comme si toutes (ses) études avaient été dirigées du côté de cet art». Après une visite au château de Reichenbach, où Rodolphe d'Erlach, le vainqueur de Laupen, fut assassiné par son gendre (mais le gendre, par un juste retour des choses, aussitôt dévoré par les chiens de Rodolphe), on rentra en ville par la tour de Goliath, aujourd'hui démolie (elle a été sacrifiée par une votation communale, en 1864, par 415 voix contre 411), qui dressait sa massive silhouette dans le prolongement de la rue de l'Hôpital, à la hauteur de la gare actuelle. «La tour de Goliath est ainsi nommée, explique Dumas, parce qu'elle sert de niche à une statue colossale de saint Christophe.» Cette dénomination n'en étant pas moins à première vue peu conséquente, Dumas se donne le plaisir de nous conter tout au long l'odyssée de la dite statue, qui était effectivement bien à l'origine une statue de saint Christophe, élevée à l'intérieur de la cathédrale et chargée de veiller spécialement sur les précieux vases sacrés qui venaient d'enrichir le trésor. Deux mois après, le trésor était pillé. Irrités, les Bernois exilèrent le saint du sanctuaire, et, comme on était en guerre avec les Fribourgeois, on le posta dans la tour de Lombach, en espérant que sa protection serait plus efficace dans cette seconde rencontre que dans la première. Huit jours après, la tour de Lombach était prise. «Le malheureux saint fut dès lors regardé par les hommes les plus raisonnables non seulement comme un lâche, mais encore comme un traître, et débaptisé d'un commun accord. On le dépouilla du nom respecté qu'il avait compromis pour le flétrir d'un nom abominable: on l'appela Goliath.»

Mais la grande attraction de Berne, ce sont naturellement les ours. Dumas les vit évoluer dans leur fosse, située alors près de l'ancienne porte d'Aarberg, et s'amusa prodigieusement de leurs jeux, de leurs acrobaties et de leur mimique. Ce qui l'enchanta — à tel point qu'il était décidé à faire adopter le procédé par le directeur du Jardin des Plantes — c'était la présence, dans l'enclos, d'un renard qui profitait de sa prestesse pour détourner à son bénéfice les friandises destinées aux lourds plantigrades. Il est vrai qu'il avait déjà laissé sa queue dans quelque escarmouche, mais cet accident ne faisait qu'exciter, eût-on dit, sa témérité. A l'occasion de cette visite, le romancier nous raconte les origines lointaines de cette tradition et les accidents auxquels la fortune des ours bernois s'est heurtée. Il rappelle en particulier comment une vieille fille fort riche, et qui avait un faible pour les animaux héraldiques, légua en mourant soixante mille livres de rente aux ours. Le testament fut, comme de bien entendu, déclaré valable, en dépit de l'opposition des ayants droit, et les légataires entrèrent immédiatement en jouissance.

«La chose était facile; la fortune de la donatrice consistait en argent comptant. Les douze cent mille francs de capital qui la composaient furent versés au trésor de Berne, que le gouvernement déclara responsable de ce dépôt, avec charge d'en compter les intérêts aux fondés de pouvoir des héritiers,

considérés comme mineurs. On devine qu'un grand changement s'opéra dans le train de maison de ces derniers. Leurs tuteurs eurent une voiture et un hôtel, ils donnèrent en leur nom des dîners parfaitement servis et des bals du meilleur goût. Quant à eux personnellement, leur gardien prit le titre de valet de chambre, et ne les battit plus qu'avec un jonc à pomme d'or.

»Malheureusement rien n'est stable dans les choses humaines! ... La Suisse était trop près de la France pour ne pas éprouver quelque atteinte du grand tremblement de terre dont le volcan révolutionnaire secouait le monde; elle voulut résister cependant à cette lave militaire qui sillonna l'Europe. Le canton de Vaud se déclara indépendant; Berne rassembla ses troupes; victorieuse d'abord dans la rencontre de Neueneck, elle fut vaincue dans les combats de Straubrunn et de Grauholz, et les vainqueurs, commandés par les généraux Brune et Schaunbourg, firent leur entrée dans la capitale. Trois jours après, le trésor bernois fit sa sortie.

»Onze mulets chargés d'or prirent la route de Paris; deux d'entre eux portaient la fortune des malheureux ours, qui, tout modérés qu'ils étaient dans leurs opinions, se trouvaient compris sur la liste des aristocrates et traités en conséquence ... Un grand exemple de philosophie fut alors donné aux hommes par ces nobles animaux; ils se montrèrent aussi dignes dans le malheur qu'ils s'étaient montrés humbles dans la prospérité, et ils traversèrent, respectés de tous les partis, les cinq années de révolution qui agitèrent la Suisse depuis 1798 jusqu'en 1803.»

Ce que le spirituel et parfois peu véridique auteur des *Impressions de Voyage* oublie d'apprendre à ses lecteurs, c'est que les ours eux-mêmes furent faits prisonniers et conduits à Paris au Jardin des Plantes, où l'un d'eux, le célèbre Martin, descendant en ligne directe d'un couple de ces animaux donnés à Berne par René, duc de Lorraine, devint bientôt le favori de tous les habitants de la capitale. Pour réparer cet oubli, dont on l'avait averti Alexandre Dumas publia, en appendice au chapitre sur les *Ours de Berne*, une lettre du baron Dermoncourt. Ce baron d'Empire avait participé, en compagnie du général Alexandre Dumas, le père du romancier, aux campagnes de Suisse, d'Italie et d'Egypte. Sa lettre apportait les compléments indispensables pour suivre le destin tourmenté des ours bernois à travers la tourmente révolutionnaire. Comme elle a été supprimée dans quelques éditions, nous la donnons ici dans son intégrité:

«Mon cher Alexandre,

»Je viens de lire, dans la *Revue des Deux-Mondes*, ton article intitulé: *les Ours de Berne;* il est trop exact dans toutes ses parties pour que je ne t'adresse pas quelques détails relatifs à ces intéressants animaux, et que moi seul pouvais te donner, car c'est ici plus que jamais que le *quorum pars magna fui* est applicable.

»Non seulement les Français, en entrant à Berne, en firent sortir le trésor, mais encore deux des quatre ours auxquels le trésor appartenait; l'un de ces ours était le fameux Martin, qui fit depuis les délices de Paris, et dont la célébrité est arrivée jusqu'à toi. Quant au trésor, il était entièrement composé de monnaie française et se divisait en pièces de six, vingt-quatre et quarante-huit livres tournois aux deux écussons de Louis XIV. C'est avec ce trésor que se fit l'expédition d'Egypte et qu'on nous paya, au moment de la faire, nos trois mois d'avance. Ce fut le maréchal Suchet, alors chef de brigade à la suite du 18e, qui fut chargé de présenter au Directoire les clefs de la ville, accompagnées de son trésor et de ses ours. Il fut fait, à cette occasion, général de brigade.

»Je puis t'affirmer la véracité de ces singuliers détails, puisque c'est moi qui ai présidé au départ de Leurs Excellences et qui leur ai fait prendre leur place à la queue du premier convoi, dont une partie avait été leur propriété: j'étais alors capitaine, commandant un escadron de dragons du 3e régiment.

»Bonjour, mon cher Dumas; je serais enchanté que ces détails pussent t'être de quelque utilité, car tu sais combien je t'aime.

»Tout à toi,

Baron DERMONCOURT.

»P.-S. J'ai, de plus, été à même de me convaincre que le départ des ours fit, sur la ville de Berne, plus d'impression que celui du trésor; c'était un deuil général, et vingt fois j'ai entendu des dames me dire: — Que vous nous ayez pris notre trésor, très bien; mais nous enlever nos bons ours, c'est affreux! Du reste, ce furent surtout nos jeunes officiers qui souffrirent de l'impression défavorable que cet événement laissa dans l'esprit des dames de Berne; il y en eut peu, ce qui était chose rare, qui, en quittant la ville, eurent des motifs de la regretter.»

*

Tous ces faits sont bien connus. Il suffit du reste, pour en réinventer toute la fraîcheur, d'aller les retrouver dans le premier volume de ces *Impressions de Voyage,* qui réservent infailliblement aux esprits simples des heures de lecture très exactement délicieuses.

Ce que l'on sait moins, en revanche, c'est que Dumas est revenu à Berne trente ans plus tard. Il y arriva en effet le samedi 20 juin 1863, descendit au Bernerhof, luxueux hôtel situé à côté du Palais Fédéral dans la Bundesgasse, y resta le 21 et repartit le 22. Comme il était toujours, selon son habitude, curieux de tout et à court de copie, il ne pouvait plus se contenter des confidences hasardeuses du premier étudiant venu, car cette fois il était pressé. Il lui faut des renseignements quasi officiels. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de lui voir exprimer le désir de rencontrer quelque homme d'Etat bernois, si pos-

sible parlant le français, peut-être M. Stockmar. Cette invitation indirecte fut entendue: elle nous vaut l'étonnante rencontre, à Berne, le dimanche 21 juin 1863, d'Alexandre Dumas, l'illustre père des *Trois Mousquetaires*, et de Xavier Stockmar, le non moins illustre tribun jurassien, qui occupait alors, dans un gouvernement qui, bien des années auparavant, avait mis sa tête à prix, le poste de directeur des chemins de fer.

Il y a mieux: nous avons un fidèle compte rendu de cette rencontre. On conserve en effet à la Bibliothèque de l'Ecole cantonale de Porrentruy un précieux manuscrit, formé d'un cahier factice de vingt-quatre pages quadrillées, dans lequel Xavier Stockmar lui-même a noté tous les détails de la conversation qu'il eut avec Dumas. La pièce porte les dates: 5 et 12 juillet 1863, d'où l'on peut conjecturer qu'il s'agit d'une refonte, d'une mise en ordre des notes prises par notre conseiller d'Etat immédiatement après la rencontre. C'est ce texte que nous reproduisons ici (en italique) textuellement, pour lui conserver le charme un peu démodé propre au style élégant du rédacteur de l'*Helvétie*.

Et d'abord un portrait physique:

«*J'étais à peine entré au Bernerhof qu'il vint à moi en me tendant cordialement les deux mains. Je ne l'avais jamais vu, et je m'étais fait une idée très fausse de sa personne d'après ses portraits. Il était vêtu d'un pantalon de coutil blanc, d'un paletot-veste et d'un gilet de nankin chamois, ouvert sur sa large poitrine, sans cravate et la tête nue, montrant sa chevelure blanche et épaisse, qui n'est pas précisément crépue, mais qui frise opiniâtrément. Cette tête est belle, sa physionomie franche inspire la confiance, son teint, qui est celui d'un Espagnol, et ses autres traits n'ont plus rien de ceux d'un nègre. Si on ne le savait pas issu de sang mêlé, on le croirait de race sémitique pure, et lorsqu'on lui en exprime de l'étonnement, il dit que ce sont ses ennemis qui ont pris plaisir à le noircir. Agé de 61 ans, on ne lui en donnerait pas plus de 50. En voyant sa haute stature, son buste et ses membres fortement constitués, on se demande d'abord s'il est bien vrai que la nature ait logé dans ce corps de demi-athlète plus d'intelligence encore que de matière; mais à son regard vif et pénétrant, à son front dont les pensées semblent jaillir, à l'extrême mobilité de sa figure et à sa parole claire, rapide et abondante, on s'aperçoit bientôt qu'on est en présence de l'auteur d'Antoni* (sic) *et de Monte-Christo* (sic).

»*On a prétendu,* continue Stockmar, *qu'Alexandre Dumas était accompagné de Georges* (sic) *Sand; c'est une erreur; ils ont d'ailleurs peu de sympathie l'un pour l'autre et ils semblent s'ignorer réciproquement dans leurs nombreux écrits. Cependant Dumas ne voyage pas seul; il a avec lui un charmant compagnon, qui l'a suivi dans ses campagnes de Sicile et de Naples et qui, sous son gracieux costume de jeune homme, n'accuse qu'une douzaine d'années, tandis qu'il pourrait bien approcher de la vingtaine. Il se nomme*

Emile, et il appelle Dumas son cher papa. On voit encore sur leurs genoux ou folâtrant autour d'eux une Clélie de deux ans et demi, caressante et spirituelle petite fille, qui dit aussi papa à Dumas et parfois maman à Emile. C'est un enfant terrible. Garibaldi est son parrain.»

Sous l'ironie trop discrète de Stockmar, on devine à peine la vérité: le compagnon ici décrit est en fait une compagne habillée en homme (d'où la confusion avec George Sand). Il faut se rappeler ici que Dumas, en revenant de Russie, avait acheté une goélette pour parcourir la Méditerranée. Il avait embarqué deux matelots à Naples, en même temps qu'un moussaillon que tout le monde appelait «l'amiral Emile», mais qui se prénommait plus exactement: Emilie, une gamine à peine pubère, ramassée sur on ne sait quelle plage. «Alexandre, qui n'avait été, jusque-là, remarque M. Constantin-Weyer, qu'un homme d'un tempérament insatiable, un vrai mâle, tournait au satyre. Ça, c'était un signe de vieillesse.» En cet extraordinaire équipage, l'extraordinaire Dumas alla offrir ses services à Garibaldi, qui s'occupait alors de l'expédition des Mille. Ce qui explique que l'on trouve Dumas et son équipage débarquant à Milazzo en Sicile et marchant glorieusement, avec les chemises rouges, sur Palerme. Ils y furent arrêtés, faute d'argent pour passer le détroit. Qu'à cela ne tienne: Dumas met son bateau et sa fortune (cinquante mille francs) au service de la cause. En récompense, Garibaldi le nommera «directeur des Beaux-Arts», poste qui ne comportait évidemment aucune rémunération. Il acceptera aussi de tenir sur les fonts la fille que son directeur des Beaux-Arts avait faite, tout en dirigeant les fouilles de Pompéi, à l'amiral Emile. Cette fille s'appelait Micaëla en Italie; c'est la même qui est devenue Clélie à Berne.

«Dès que nous fûmes assis, la kyrielle des questions commença. C'était un cliquetis d'interrogations rapides, de demandes qui n'attendaient pas les réponses, et d'observations aussi variées et originales que son imagination. Il n'avait pas vu la Suisse depuis 1832, et il était avide de tout apprendre à la fois, d'abord pour s'instruire comme homme politique, ensuite pour alimenter une correspondance qu'il avait promise à Emile de Girardin. Gare à toi, bonne Suisse, tu seras bientôt singulièrement travestie dans les feuilletons parisiens, et peut-être dans quelques volumes nouveaux d'impressions de voyage.

»Ne pouvant satisfaire seul à tout ce qu'il voulait voir et savoir en si peu de temps, je lui parlai de M. Gonzalve Petitpierre; il le connaissait de réputation et il lui écrivit immédiatement:

«Je voudrais bien vous voler en passant à Berne, dans une conversation » d'un quart d'heure, une correspondance pour la Presse. *Etes-vous aussi dis- » posé à être mon volé que moi à devenir votre voleur?*

» Alexandre Dumas.

»M. Petitpierre lui répondit aussi spirituellement que, simple soldat de la presse, il était prêt à se laisser dévaliser par son maître.»

Gonzalve Petitpierre, dont il est ici question, était un homme politique neuchâtelois, fondateur du *Journal de Neuchâtel*, à qui Stockmar avait confié, en 1836, la rédaction de l'*Helvétie*. Ce curieux patriote avait trouvé moyen d'être l'agent secret à Berne — où il occupait le poste de sténographe du Grand Conseil — du gouvernement royaliste neuchâtelois. Mais ses amis mêmes, semble-t-il, n'en ont rien su. Il devint par la suite, après 1848, député à la Diète, à la Constituante, au Grand Conseil, enfin au Conseil des Etats. Il obtempéra sans hésiter à l'invitation de Dumas, qu'il vint rejoindre bientôt au Bernerhof avec une calèche, avec laquelle il fit au romancier les honneurs de la capitale. En attendant, Xavier Stockmar fait à Alexandre Dumas un petit cours sur l'état politique de la Suisse en 1863:

«Ma tâche ainsi simplifiée, je lui exposai brièvement les changements politiques survenus depuis 1832, surtout au point de vue fédéral: la révolution issue de la guerre du Sonderbund, dont l'échec était parvenu jusqu'à lui, et la nouvelle constitution, qui avait exercé une influence si profonde sur la Suisse que, d'une agglomération incohérente de cantons faibles et rivaux, elle avait formé un Etat aussi compact qu'une confédération peut l'être, ayant un gouvernement central siégeant à Berne, qui prend de plus en plus l'aspect d'une capitale avec son caractère propre, possédant une administration générale, des finances, une armée, des arsenaux, et sachant se faire obéir au dedans et respecter au dehors. Les étrangers et entre autres les Français ne distinguent pas facilement entre la constitution bernoise et la constitution fédérale, entre le gouvernement du Canton et le gouvernement de la Suisse; Berne est pour eux la doublure de Washington, et ils ont de la peine à comprendre que deux pouvoirs puissent y siéger à la fois. Il fallut l'expliquer avec précision à Alexandre Dumas; puis, lui dire que l'autorité émanant de la nation, était représentée par deux chambres, deux conseils élus l'un par les cantons, l'autre directement par le peuple, et que ces deux conseils nommaient pour trois ans un pouvoir exécutif de sept membres, qui était le gouvernement de la Confédération. Il voulut savoir quel était le traitement de son président: dix mille francs, lui dis-je; comment, dix mille francs! mais c'est pour rire; un de nos ministres n'en aurait pas pour quinze jours; comment donc vivent-ils, vos magistrats? — Honorablement, mais sans luxe et comme des républicains. — Je le suis aussi, républicain! Je le suis plus que Victor Hugo, je l'ai été avant lui, et si la république était proclamée en France, il ne s'entendrait ni avec moi, ni avec mes amis; il nous proscrirait peut-être. Les Français sont démocrates avant tout; ils aiment l'égalité plus que la liberté. A propos, avez-vous encore des aristocrates, des patriciens, et comment se conduisent-ils? Ils prennent part aux élections, répondis-je, ils siègent dans les conseils, quoique en minorité, ils commencent à s'occuper

d'entreprises financières et industrielles, et c'est par là sans doute que la fusion s'opérera, comme elle s'est effectuée depuis longtemps à Zurich et à Bâle. Il parut satisfait de ces explications et il m'en demanda de nouvelles sur les progrès accomplis depuis trente ans dans le commerce, l'industrie, l'instruction publique, l'agriculture, les sciences économiques et sociales, sur l'état général des mœurs, des idées, de l'aisance, de la richesse des particuliers, sur les chemins de fer, sur l'avenir de la Suisse, sur le rôle qu'elle jouerait en cas de guerre. Il déclara que ce serait une folie pour la France de mécontenter la Suisse, qui couvre sa frontière sans frais pour elle, et qu'il ne fallait pas songer à s'annexer un seul village. — Il calcula avec moi ce que coûterait dans une des belles contrées de la Suisse la construction d'un cottage de style bernois pour un petit ménage, avec un jardin; quel serait le prix du sol, des matériaux, de la main d'œuvre, comme si son intention était de s'établir parmi nous, avec son Emile et sa Clélie sans doute.

»Il me fut facile de répondre à ces questions et à d'autres qu'il y ajouta encore, car il était intarissable; mais mon embarras était de saisir l'instant de parler avec quelque suite; je n'en venais presque pas à bout; un mot prononcé lui suggérait des souvenirs qu'il revêtait de son langage attrayant et que j'écoutais avec avidité, mais qui le menaient à cent lieues de notre sujet. Pour y revenir, je m'emparais de la première pause et je lui dictais mes réponses; il écrivait très vite et avec perfection; je lui aurais volontiers fait compliment sur sa belle main, *car il me passa aussi un souvenir par la tête: c'est que la première place qu'il obtint dans sa jeunesse fut chez le duc d'Orléans, quelque chose comme calligraphe, une place de 1200 francs. Il commença comme Béranger.»*

Il est vrai, en effet, que la belle calligraphie de Dumas, qui n'était pas un élève spécialement doué, lui avait permis d'entrer d'abord dans l'étude d'un notaire, en qualité de troisième clerc (de «saute-ruisseau», comme on disait alors), puis, à Paris, dans l'administration du duc d'Orléans. Ce qui faisait dire à un de ses biographes qu'il avait vécu de son écriture en attendant qu'il vécût de sa plume.

Ici, Xavier Stockmar confesse qu'il est obligé d'introduire, dans le désordre de la conversation, un ordre artificiel, et de présenter les sujets abordés non pas tels qu'ils sortirent de la bouche des interlocuteurs, mais tels qu'ils «auraient dû se succéder un peu logiquement». Ce sera donc d'abord un coup d'œil sur la situation politique de la France.

«On sait qu'Alexandre Dumas était intimement lié avec la famille d'Orléans, avec le fils aîné du roi surtout, et avec le roi lui-même. Il est resté fidèle à son attachement à la dynastie de 1830, et quoiqu'il se dise républicain, au fond il est orléaniste. Il a été réservé sur ce chapitre.

»Moins discret sur la famille Bonaparte, il m'a parlé de ses anciennes relations avec elle. Il a séjourné en 1832 chez la reine Hortense, à Arenenberg

Un jour on se mit à table sans celui qu'on appelait le prince Louis et que notre compatriote Weingart traitait simplement de citoyen *dans ses lettres. — Louis, qui s'était oublié à rêver dans un coin des jardins, n'arriva qu'au dessert, et quand sa mère l'interrogea sur son absence, il lui répondit:* Que voulez-vous, j'étais occupé à refaire cette constitution; décidément elle accordait trop de liberté au peuple français, et j'en ai retranché une partie.

»*Quand ils furent seuls, Hortense* (sic) *dit à Dumas: Louis a une idée fixe dans la tête, il se croit appelé par la providence à succéder à son oncle et à refaire l'empire; cette idée fera son malheur et je ne puis l'arracher de son esprit.*

»*Dumas doit lui avoir répliqué: Les grands hommes n'ont pas d'héritiers de leurs actions.*

»*Il a revu Louis au château de Ham, toujours préoccupé de sa constitution.*

»*Alexandre Dumas n'est ni exilé de la France, ni fortement compromis vis-à-vis de l'Empereur; il a même conservé de bons rapports avec le prince Napoléon, dont il dit du bien et auquel il attribue des opinions libérales. A son passage récent à Naples, le prince lui a confié les motifs de son voyage en Italie et en Orient, et de son éloignement qui n'est nullement une disgrâce. L'empereur eut un moment l'intention arrêtée de faire la guerre à la Russie, et comme le prince Napoléon s'était fortement compromis dans la question de Pologne, par ses discours au Sénat, il ne voulut pas qu'on pût croire qu'il prenait cette grande mesure sous l'influence du Prince, et il l'invita à s'absenter pour quelque temps. Le Mexique et d'autres circonstances ont rendu inutile ce voyage, auquel on a accordé une importance qu'il n'a jamais eue.*

»*Que pensez-vous des élections qui viennent d'avoir lieu, demandai-je à M. Dumas?*

»*Je pense que Napoléon ayant accablé d'avertissements les journaux, Paris et la France lui ont aussi envoyé leur avertissement.*»

Dans les *Impressions de Voyage,* deux chapitres sont consacrés à la visite à Arenenberg, mais il n'y est pas fait mention du dîner manqué. Le premier est consacré à une revue des reliques napoléoniennes conservées par la reine, le second à une promenade dans le parc au cours de laquelle Dumas fait, en s'excusant, une profession de foi républicaine. Il y glisse aussi un conseil qui se révélera par la suite d'une exactitude presque prophétique. En effet, bien que la reine Hortense sache que pour Dumas un rétablissement de la dynastie impériale est une chose impensable, elle l'oblige tout de même à lui découvrir quel conseil il donnerait à un membre de cette famille qui, tel son fils, rêverait la résurrection de la gloire et de la puissance napoléoniennes. Et Dumas de répondre: «Alors, madame, je lui dirais d'obtenir la radiation de son exil, d'acheter une terre en France, de se faire élire député, de tâcher par son talent de disposer de la majorité de la Chambre, et de s'en servir pour déposer Louis-Philippe et se faire élire roi à sa place.»

La conversation passe ensuite aux événements d'Italie; c'est un sujet qui passionne spécialement Dumas, qui a fait de nombreux séjours dans le pays et qui y a même vécu quelques moments historiques.

«*Victor-Emmanuel est, aux yeux d'Alexandre Dumas, un homme fort ordinaire, plus adonné aux plaisirs qu'aux affaires publiques; ses fils manquent de portée et d'énergie, et ils ne paraissent pas être à la hauteur des destinées qu'on prédit au royaume d'Italie; il faudrait une succession de Cavours pour les accomplir; la famille royale en est incapable par elle-même. C'est Cavour qui a tout médité, tout préparé, tout fait, et sans lui la maison de Savoie ne régnerait que sur le royaume de Sardaigne. Cependant l'ambition de Cavour se bornait primitivement à réunir au Piémont la Lombardie, la Vénétie et les Romagnes; il ne visait ni à Rome, ni aux Duchés, ni à Naples; mais les circonstances et Garibaldi l'ont conduit plus loin. Garibaldi seul a voulu les Deux-Siciles, malgré Cavour et le Roi, qui ont fini par laisser faire. Il connaissait les Napolitains, peuple efféminé et corrompu, et les Bourbons, race astucieuse et dégénérée, et il ne craignit pas de les attaquer avec une poignée d'hommes audacieux, dont le dévouement tenait lieu de connaissances militaires. Garibaldi se crut au moment de réaliser son beau rêve, l'unité de l'Italie. Italia! Italia! patrie de Virgile, du Dante et de Raphaël. Cette unité, territorialement fondée aux trois quarts, n'existe qu'en apparence. Les Piémontais, les Lombards, les Toscans, les Romagnols, les Napolitains, les Siciliens, diffèrent entre eux par les idées, par les mœurs, par les traditions historiques, par les préjugés nationaux, même par le langage, et ils sont restés ce qu'ils étaient au moyen âge, étrangers et souvent hostiles les uns aux autres, se méprisant et se détestant réciproquement. Le Piémontais n'est que soldat et il n'a ni le don de se faire aimer, ni la capacité gouvernementale. Les Toscans seuls comprennent l'Italie nouvelle et s'efforcent d'en former en faisceau les liens fragiles, qu'un événement peut rompre; ce sont eux qui occupent les principales fonctions publiques et qui gouvernent en réalité. L'obstination de Victor-Emmanuel à rester dans son Turin est une faute; Florence devrait être la capitale de l'Italie, à défaut de Rome. Pour affermir l'unité, il faudrait un monarque éclairé, ayant une main de fer et une main de velours, avec un parlement qui le secondât sans servilité.*

»*Telle est l'opinion d'Alexandre Dumas sur l'unité de l'Italie et sur les Italiens. Il ajoute que s'ils ne s'aiment pas entre eux, ils ont cependant un sentiment commun, qui est une haine générale contre les Français, haine qui va quelquefois jusqu'au ridicule; des officiers supérieurs lui disaient sérieusement qu'on n'attendait qu'une occasion pour déclarer la guerre à la France et marcher sur Paris. — Vous prendrez garde à la frontière, leur dit Dumas; l'armée italienne pourrait bien se faire arrêter par les douaniers français.*»

Alexandre Dumas prend ensuite plaisir à raconter tout au long, sous les yeux éblouis de Stockmar, la part qu'il prit à l'épopée garibaldienne, sans

d'ailleurs en cacher les misères. Il rappelle avec beaucoup de simplicité la façon dont Garibaldi et lui-même — à soixante ans! — se firent jouer d'une façon toute rocambolesque par un certain Scanderberg, descendant du fameux défenseur de l'Albanie, et qui avait entrepris une nouvelle croisade pour la libération de son pays. N'écoutant une fois encore que son bon cœur et son imagination, Dumas commanda des armes et prêta de l'argent. Il reçut en récompense de Scanderberg, qui se donnait les titres de prince et de général de l'armée chrétienne d'Orient, la surintendance des dépôts militaires de la dite armée, où la solde était évidemment inconnue. La plaisanterie dura jusqu'au jour où la police lui présenta le pseudo-Scanderberg menottes aux poignets, pour escroqueries diverses. Outre ses illusions, l'aventure coûta à l'écrivain seize mille nouveaux francs. L'héroïsme se payait cher, en Italie, il y a un siècle.

«Une des singularités de la carrière d'Alexandre Dumas est l'intimité de sa liaison avec Garibaldi; hommes d'imagination tous deux et incapables de retenir dans leurs têtes brûlantes les idées qui s'y entassent sans leur donner un corps, l'un avec la plume, l'autre avec l'épée, ils devaient sympathiser et s'en aller ensemble par le monde pour revêtir des formes de la vérité un des nombreux romans qui se succédaient dans leurs cerveaux. La conquête du royaume des Deux-Siciles ressemble à une de ces aventures des temps passés, courues par les héros, chantées par les poètes, et auxquelles on ne croirait point si elles n'étaient attestées par des monuments historiques. Qu'on recule de trois mille ans l'expédition de Marsala, la corvette qui portait les deux amis et leurs compagnons deviendra l'Argo, l'auteur de la Tour de Nesle *sera Orphée et Garibaldi Jason.*

*»Naples eut aussi sa Médée dans la personne toute prosaïque du ministre de la police de François II; Alexandre Dumas se vante d'avoir négocié avec lui l'entrée de Garibaldi dans la capitale, en lui promettant la conservation de sa place, promesse qui a été tenue. Il dit avoir signé la capitulation de Palerme, et s'être rendu ensuite à Naples pour travailler par ses écrits à la transformation d'un peuple descendu fort bas dans l'échelle sociale, et qui semble rebelle à toute régénération. Il y publie l'*Indipendente, *dont il rédige les principaux articles en langue française et qu'on traduit en italien. Il s'y occupe aussi de l'histoire des Bourbons de Naples, dont quatre volumes ont déjà paru. A l'entendre, ses compositions actuelles ont tout le sérieux et la gravité qu'exigent de pareils ouvrages. Cela est-il bien vrai? Le caractère de l'écrivain se révèle toujours et souvent malgré lui dans ses publications.*

»Garibaldi est encore l'idole d'Alexandre Dumas, qui cependant n'a pas approuvé l'entreprise téméraire si malheureusement terminée à Aspromonte, et qu'il a vainement cherché à prévenir. Garibaldi n'est pas hors de danger, il souffrira toute sa vie des suites de sa blessure et il lui serait difficile de supporter les fatigues du commandement et d'une campagne irrégulière, qui

exige une activité incessante d'esprit et de corps. C'est par la célérité et l'inattendu de ses mouvements que Garibaldi a toujours étonné et réussi, et maintenant il ne pourrait plus apparaître et éblouir comme l'éclair. Néanmoins, il est toujours le centre autour duquel rayonnent et se combinent les plans révolutionnaires dont on médite l'exécution tantôt sur un point de l'Europe, tantôt sur un autre. Il y a quelque temps que les journaux révélèrent vaguement des projets d'invasion des provinces grecques de la Turquie, sous la conduite d'un Scanderberg. Ce nom m'avait frappé et rappelé aussitôt le héros légendaire, qui longtemps encore après la prise de Constantinople, au XVe siècle, avait défendu l'indépendance de la Grèce jusque dans les montagnes de l'Albanie; être quasi surnaturel, qu'on croyait invulnérable et armé d'un cimeterre enchanté qui coupait en deux les plus fines lames de Damas et moissonnait comme des épis les têtes des Musulmans. Il m'avait paru extraordinaire qu'après quatre siècles de silence sur cette famille, un nouveau Scanderberg reparût tout à coup sur le théâtre même des exploits merveilleux de celui qui devait être sans doute un de ses ancêtres, et je demandai à Alexandre Dumas s'il en savait quelque chose. — Que trop, me dit-il; j'ai été enfoncé jusqu'aux épaules, avec Garibaldi, dans cette misérable affaire, où nous avons été mystifiés comme des sots. Un intrigant habile s'était mis en rapport avec nous, depuis Paris, et il se disait être un Scanderberg, avoir noué des relations avec les Grecs les plus influents de l'Albanie, de l'Epire, de la Macédonie et de la Thessalie, et préparé un mouvement qui expulserait tous les Turcs de ces provinces; sur ses indications adroites, on cultiva ces relations, on fit résonner le nom populaire de Scanderberg, on organisa partout l'insurrection et lorsqu'il ne manquait plus que lui pour la diriger, on apprit que le prétendu Scanderberg avait disparu avec la caisse et qu'il n'était qu'un chevalier d'industrie. L'enthousiasme s'éteignit alors et tout se calma, des bords de la mer Adriatique à ceux de la mer Egée.»

Suit une longue diatribe contre Naples et les Napolitains. Il est vrai que cette ville et ses habitants méritaient bien, au milieu du siècle passé, quelque sévérité. Si la mer, le Vésuve, les bourgades enfouies et le souvenir de Virgile attiraient les voyageurs, la crasse physique et morale partout répandue avait tôt fait de les faire fuir. Sur une population grouillante et amollie, vivant de rien, régnait sans contradiction la législation du soleil. Un relâchement universel dans tous les rapports étendait partout ses ravages. On n'était religieux que jusqu'à la superstition. On trafiquait du sexe avec une liberté insultante. Tout le commerce de la vie était, pour les Napolitains, un jeu *au plus fin*. On trompait, on gagnait, et l'on s'en vantait. L'assassinat était le moindre des maux nécessaires, et la justice avait tant de détours que personne ne s'y retrouvait, et surtout pas les juges, qui étaient invariablement des enfants ou des vieillards à la solde de quelque puissance. Pour tout le monde, la grande affaire de la vie, c'était la promenade qui avait lieu une heure avant la nuit.

Les rues s'emplissaient alors du peuple des lazaroni, qui ne formaient pas à proprement parler une classe, car il s'en trouvait dans tous les états: il s'agissait, en fait, des fainéants de tous ordres. Quant aux gens de qualité, ils ne se promenaient qu'en carrosse; un gentilhomme se fût déshonoré d'aller à pied. Cette profusion de voitures et de piétons faisait dire plaisamment à un voyageur que la profession, à Naples, de quinze mille personnes, c'était d'être devant un carrosse; la profession de quinze mille autres, d'être derrière.

La violente satire de Dumas étonnerait davantage, lui toujours si compréhensif pour toute manifestation des tempéraments et des passions populaires, si l'on ne se rappelait qu'il avait éprouvé à Naples quelques déconvenues assez cuisantes. Et il faut bien avouer qu'un pays lui est toujours d'autant plus sympathique que son génie y est plus généralement reconnu. Ah! l'Espagne, par exemple ... où les douaniers n'ouvrent pas les malles qui portent le nom de M. Dumas, où les professeurs quittent leurs classes pour venir s'entretenir avec l'ambassadeur des Lettres françaises, où le roi même l'envoie saluer ... Quel grand royaume que l'Espagne! Mais Naples! Dumas, sincèrement navré de la dégénérescence qu'il voyait partout avait voulu se faire le bon samaritain de ce peuple qui, hélas, n'avait aucune envie de se laisser régénérer. Pour y réussir, le père des *Mousquetaires* avait lancé, avec la permission de Garibaldi, l'*Indipendente*, qui faisait pleuvoir jour après jour sur les Napolitains égarés les plus solennelles objurgations, les plus convaincants appels à l'ordre, à la conscience, à l'hygiène. Ce fut peine perdue.

Un jour, le peuple des lazaroni décida de se débarrasser de son moralisateur patenté, et étranger, tout directeur des Beaux-Arts qu'il était. Il y eut des manifestations hostiles devant le palais Chiatamone qu'il habitait: «A la porte, l'étranger! Dumas à la mer!» Le géant humanitaire comprit alors, mais un peu tard, qu'«exiger d'une nature de n'être pas ingrate, autant demander aux loups d'être herbivores». Et il céda la place. L'entêtement n'était pas son fort. Il n'a jamais résisté aux séductions des aventures à venir.

«Alexandre Dumas s'est imposé une tâche qu'il désespère d'accomplir. Il connaît, prétend-il, la bassesse du peuple napolitain, la perversité des grands, l'ignominie des classes inférieures, le fanatisme des masses, l'irréligion et l'ignorance de tous. Ce qu'on nomme catholicisme n'est plus que le culte des images, des madones et de saint Janvier, qu'on insulte et qu'on menace de traîner aux gémonies un jour, et qu'on adore le lendemain. Des mœurs, il n'y en a plus; ce n'est pas la dissolution revêtue d'un vernis à demi transparent, c'est la grossièreté et le cynisme sans pudeur. Un amant fait tuer le mari de la femme qu'il convoite; un mari fait assassiner sa femme pour épouser sa maîtresse; et les assassins à gages sont acquittés par des juges corrompus. Dumas a connu ceux qui se sont livrés à ces actes révoltants, il a fréquenté avec eux la haute société qui ne les repousse pas, et il me les a nommés. Sans parler des lazaroni qui n'ont ni habits, ni domiciles, ni métiers et pour ainsi dire

pas de familles, il m'a cité dans la classe ouvrière, qu'on devrait supposer plus honnête, des abominations que la plume se refuse à décrire. Pour de l'argent on achète des meurtriers; on achète également des faux témoins; il y a une rue entière qui n'est peuplée, depuis l'avocat jusqu'à la courtisane, que de sujets faisant commerce de déposer sous serment tout ce qu'on veut en justice; les juges le savent et ils le tolèrent le plus souvent. Dumas, volé par son imprimeur, le fit assigner, et il le vit comparaître devant le tribunal avec plusieurs des naturels du quartier aux faux témoignages; le procureur du roi, qui était lié avec Dumas, les expulsa au lieu de les faire arrêter, et pour dernier trait de cette comédie judiciaire, il survint que l'avocat de l'imprimeur refusa obstinément de plaider, parce qu'il n'était pas payé d'avance.

«Garibaldi a cherché à introduire un peu d'ordre et de décence dans cette nouvelle Babylone, plus favorisée par la nature et les arts que l'ancienne; au lieu de réussir, il y risqua sa popularité. Dumas ne sera pas plus heureux avec son Indipendente; *quelle influence pourrait exercer cette feuille sur une population qui ne sait pas lire, et qui le sût-elle, serait trop paresseuse pour ouvrir un livre ou un journal. L'*Indipendente, *faute de mieux, s'est attaqué à la municipalité; elle l'a bombardée de raisonnements et de sarcasmes pour l'obliger à des réformes dans l'édilité. On n'a, de temps immémorial, balayé les rues de Naples, ni devant les églises, ni devant les édifices publics; la saleté de cette magnifique cité est devenue proverbiale. A force de persécutions, l'*Indipendente *finit par obtenir de la municipalité qu'elle mît le nettoyage quotidien des rues en adjudication; on traita donc avec un entrepreneur, qui commença l'œuvre avec un grand nombre de balayeurs et de tombereaux; on sortit des habitations et on ramassa dans les rues des montagnes d'ordures, qui infectaient l'air; mais lorsqu'on voulut les enlever, le peuple et la domesticité des riches qui murmuraient depuis le matin, se mirent en pleine insurrection; les valets et les servantes reportaient les balayures séculaires dans les maisons et les hôtels, et les femmes jetaient leurs enfants nus sur le tas de fumier en leur disant: Amusez-vous là-dessus comme nous l'avons fait nous-mêmes. Puis, on mit en pièces le matériel de l'entrepreneur, et on cassa les balais sur le dos des balayeurs.*

»Tel est Naples, si Alexandre Dumas n'exagère point; Naples, la belle Parthénope, célébrée pour tous les poëtes, chantée encore par Goethe et Lamartine. Ses palais, que l'insecte dispute à une noblesse oisive et dépravée, continueront à baigner leurs soubassements et leurs colonnes de marbre dans la fange impure. Quel contraste avec nos habitations simples et riantes, assises pittoresquement au milieu des arbres et des fleurs, et qui n'ont qu'un luxe, celui de la propreté. Dumas en a fait la remarque.

»Encore un trait. Naples n'a qu'une quantité insuffisante d'eau de médiocre qualité, à peine un litre par personne en vingt-quatre heures; on y a soif sous un ciel brûlant. Il est vrai, ajoute Dumas, qu'il n'en faut qu'un verre

*par jour pour la toilette des dames les plus richement vêtues, et qu'il en est du corps humain à peu près comme des rues. Deux ruisseaux, qui ne coulent qu'à une faible distance de Naples, pourraient y être amenés sans beaucoup de frais; grâce à l'*Indipendente, *la municipalité a mis les travaux au concours, des entrepreneurs se sont présentés et ont offert d'abreuver abondamment la ville, l'un à raison de cinq francs par mille litres, l'autre pour cinquante centimes. Ce dernier aura la préférence, sans doute? Erreur! Les municipaux ne gagneraient rien avec lui; ils traiteront avec le gros et rusé entrepreneur à cinq francs; on lui en accordera quatre, dont deux pour lui et deux pour les membres de la municipalité.*»

Ici s'arrêtent les confidences d'Alexandre Dumas. Le reste de l'après-midi va être consacré à une visite de la ville, sous la conduite de Gonzalve Petitpierre, tandis que Stockmar, la tête encore toute bourdonnante de cette passionnante conversation, se retire chez lui et met au net ses notes. C'est Gonzalve Petitpierre qui lui racontera le lendemain son tour de ville en compagnie de Dumas et de sa famille, ce qui permet à Stockmar de nous en rapporter les principales stations. Le romancier verra surtout ce qui s'était élevé ou construit de neuf depuis trente ans: le nouveau Palais Fédéral, achevé en 1857, dans le style, alors hélas! florissant, des palais florentins; la statue équestre de Rodolphe d'Erlach dressée en 1848 sur le parvis de la cathédrale, et, sur la terrasse, celle de Berthold de Zaehringen; et surtout la nouvelle fosse aux ours creusée au delà du pont de la Nydeck.

«*La soirée avançait, et déjà on avait prévenu plus d'une fois M. Dumas que la voiture l'attendait pour visiter Berne, avec Emile, Clélie et M. Petitpierre. Le temps s'était écoulé avec une rapidité étonnante; je pris congé de lui avec le regret de ne pouvoir arrêter le soleil comme Josué.*

»*Il parcourut le palais fédéral, dont il trouva l'architecture originale et distinguée par un caractère d'utilité, mais surpris de n'apercevoir nulle part ni corps de garde, ni aucun factionnaire. Il voulut revoir tous les édifices et les quartiers, se rappelant même le croque-mitaine de la place du Grenier, qu'il trouva changé et plus beau que dans ses habits gris de 1832. Sur la plateforme de la cathédrale, il donna des éloges à la statue de Zoering* (sic), *présentant d'une main la charte de franchises à la ville de Berne, et posant l'autre sur la garde de son épée, comme pour dire qu'il saurait la défendre. Il la préfère à la statue équestre de Rodolphe d'Erlach; cependant il admira les quatre ours qui ornent son piédestal; c'est qu'effectivement on excelle à Berne dans ce genre, que les artistes traitent avec amour; le cheval d'Athènes ne fut pas tant de fois sculpté et exposé aux regards dans la cité de Minerve que l'ours ne l'a été dans la ville des Zoering. Assez maintenant, sous peine d'abus ...*

»*Ce qui attirait surtout Alexandre Dumas, c'était la nouvelle fosse aux ours et ses hôtes vivants. M. Petitpierre lui raconta l'événement tragique de Lorke qui, sous le crayon inventeur du romancier, aura les honneurs de nou-*

veaux récits et peut-être d'un drame. Mani resta grave devant son illustre visiteur; mais les oursons furent charmants et ils firent à Clélie et à Emile la galanterie de toute leur gymnastique, en jouant jusqu'au sommet de leur sapin.

»Les promeneurs se rendirent encore au Schaenzli et à l'Engi, et firent au retour leurs adieux au mélancolique Christophe.

»M. Petitpierre passa la soirée avec eux, soirée, m'a-t-il dit, remplie par une conversation étincelante d'esprit et d'amabilité et dont il gardera le souvenir. Dumas écrivit sur son album:

« Pensée d'un misanthrope:

Une des choses qui m'ont toujours humilié,
c'est que le génie humain ait des bornes,
et que la bêtise humaine n'en ait point. »

»Puis, s'étant rappelé que M. Petitpierre était lié avec l'Empereur, il lui conta qu'étant en 1846 en Espagne, où il signa le contrat de mariage du duc de Montpensier avec l'infante Louisa Fernanda, il eut occasion de faire la connaissance de Mlle de Montijo, dont on ne soupçonnait pas alors la haute destinée, et il lui envoya une rose, à laquelle il fit tenir ce langage:

Salut, ma sœur; je fus cueillie
Dans les jardins de l'Alhambra,
Par quelqu'un que ta plume oublie,
Mais dont ton cœur se souviendra,
Et qui me charge de t'apprendre
Qu'un jour si Grenade est à vendre
C'est pour toi qu'il l'achètera.

»Ces vers ont paru avec une variante dans un des volumes des Impressions de Voyage, *alors que l'auteur parcourait sur le* Véloce *la Méditerranée, dont il venait de faire la découverte, à ce que prétendait le* Charivari. *—»*

En fait, la promenade de Dumas en Méditerranée avait un but très précis: le ministre de l'Instruction publique, M. de Salvandy, avait chargé Dumas de faire connaître l'Algérie — ce nouveau monde — aux Français, et le gouvernement n'avait pas hésité à mettre à la disposition du romancier le *Véloce*, modeste bâtiment de l'Etat (et Dumas songeait non sans mélancolie à Walter Scott, que les Anglais avaient honoré d'une croisière de plaisance sur un vrai navire de guerre de l'Amirauté). Bien qu'elle n'eût rien de somptueux, la mission scientifique confiée à l'illustre «entrepreneur de feuilletons» fit pas mal de bruit à la Chambre, où l'opposition s'agitait. Les journaux s'en mêlèrent. Tout le monde parlait de Dumas, qui n'en était d'ailleurs aucunement fêché.

«Si l'on me demande maintenant quelle sensation a produite sur moi la présence d'Alexandre Dumas, je dirai qu'elle a été toute de curiosité satis-

faite, accompagnée du charme séducteur d'une conversation aussi variée que spirituelle et intéressante, et que rechercheront partout les hommes d'intelligence. Une émotion vive, comme je l'éprouverais dans la société de Victor Hugo ou de Lamartine, je ne l'ai pas ressentie. C'est qu'Alexandre Dumas n'est une supériorité dans aucun genre de littérature, et que sa vie, plus empreinte de légèreté, n'inspire non plus aucun de ces sentiments que font naître l'ampleur des idées et la noblesse d'un caractère que le malheur peut atteindre, sans l'abaisser jamais. On peut aimer Alexandre Dumas, on ne l'admirera point. Sans remonter au delà du XIXe siècle, on lui trouve des maîtres dans tout ce qu'il a produit avec trop de profusion; son Antony, *son* Henri III *ne peuvent soutenir la comparaison avec* Hernani, Ruy-Blas *et tant d'autres drames de Victor Hugo, qui est le vrai créateur du romantisme et qui en a posé les principes dans sa préface de* Cromwell. *En laissant de côté les romans de premier ordre,* René, Notre-Dame de Paris, *les meilleurs des siens, tels que* Monte-Cristo, *les* Mousquetaires, *la* Reine Margot *ne valent ni le* Médecin de Campagne, *ni le* Lys dans la Vallée, *ni* Eugénie Grandet *de Balzac, ni* Consuelo *de George Sand, et j'en passe beaucoup sous silence qui n'ont pas moins de mérite. Les* Impressions de Voyage *sont des écrits agréables, amusants et qui récréent le lecteur, même lorsqu'il sait que l'auteur se moque un peu de lui; mais c'est un bagage littéraire qui restera enfoui dans les cabinets de lecture, et ne franchira pas les portes des bonnes bibliothèques.*

»Alexandre Dumas excelle toutefois dans un genre, qui a fait sa réputation, celui de la fécondité et de l'extrême facilité de composition; il me disait, en mettant le doigt sur son front: j'ai là tous les jours un mal qui me tourmente, un petit cratère duquel il faut que vingt à trente pages sortent quotidiennement; quand elles sont écloses, je suis tranquille.

»Avec le gaz et l'électricité, il fallait la littérature à la vapeur; comment languir sur un ouvrage quand le chemin de fer doit vous emporter au loin? On produit vite, tous les jours, sans interruption, et pourvu qu'on amuse un instant, on a réussi; première condition: amuser; seconde condition: gagner énormément d'argent et en dépenser encore davantage. Le temps présent dévore tout; de la postérité, on s'en inquiète peu. Parmi ces heureux de la Bohème, qui mènent de front les plaisirs et le travail, qui sèment l'or et l'esprit et ne cessent de produire et de détruire, Alexandre Dumas occupe le premier rang, et de même que la locomotive est la reine de l'industrie moderne, il est le roi de la littérature industrielle. — A tout seigneur tout honneur.»

*

Ce jugement d'ensemble sur la personne et l'œuvre de Dumas, jugement que la postérité a ratifié, ferait le plus grand honneur à l'esprit critique de Xavier Stockmar, s'il n'avait été déjà fort commun au milieu du XIXe siècle. N'empêche qu'on ne peut aujourd'hui qu'en ratifier la plupart des termes, si même ils sont quelque peu gauchis par l'atmosphère propre aux débuts du

machinisme, ce qui nous vaut quelques formules à l'emporte-pièce («littérature à la vapeur», «littérature industrielle») au fond plus séduisantes que pertinentes. Restif ne connaissait pas la locomotive, ce qui ne l'a pas empêché de se montrer aussi fâcheusement prolixe qu'Alexandre Dumas; et, pour vivre au siècle de l'aviation, Simenon n'en est pas plus productif que ses devanciers en «littérature industrielle». D'autre part, Stockmar ne distingue aucunement, semble-t-il, la réaction qui est en train de se dessiner contre la «littérature facile», ainsi que disait Nisard dans des articles où il visait moins d'ailleurs l'auteur de *Monte-Cristo* que le romantisme en général. On sent que le tribun jurassien en est resté au lyrisme de haut vol de Lamartine et de Hugo qui épuise ses facultés d'admiration. On sent vibrer là, et quoi de plus naturel? les élans d'un enthousiasme qui est né à la littérature dans le temps même que paraissaient les premières *Méditations*.

Chose curieuse: Alexandre Dumas se frappe le front avec la même conviction que Paul Valéry avec qui on ne s'attendait guère à lui trouver une ressemblance. Et pourtant le poète du *Cimetière marin* déclarait aussi qu'il avait «là», en montrant également son front, non pas sans doute vingt à trente pages, mais quelques pensées, subtiles et rares, qui demandaient quotidiennement à sourdre, aux premières heures du matin, «entre la lampe et le soleil», faute de quoi lui aussi se sentait toute la journée physiologiquement mal à l'aise. Ce qui semble bien prouver, s'il en est besoin, que l'inspiration n'importe pas tellement, au fond, que l'art de l'enfermer dans les digues les plus solides, les plus savantes ou les plus belles qu'il se puisse.

Cette science-là n'est évidemment point celle de Dumas, ni en général celle de son époque qui trouvait justement à s'être libérée de la trop longue contrainte classique le plaisir, somme toute avouable, de jouir spontanément des baisers de la Muse, des richesses de l'imagination, des ressources directes de l'esprit et du cœur. La facilité était son penchant, mais seuls songeront à le lui reprocher ceux qui oublient le grand printemps de littérature populaire qui en est résulté, pour le grand plaisir de beaucoup. Et si Stockmar a sans doute raison de préférer Lamartine et Hugo, du moins pourra-t-on toujours faire un mérite à Alexandre Dumas d'avoir su incarner comme personne le simple bonheur d'être et de créer, si même il s'est peu soucié de raffiner sur les formes de l'existence ou de la création.

Il est bien émouvant de découvrir aujourd'hui, tracés de la main du vieil homme d'Etat jurassien — qui devait mourir un an plus tard — les souvenirs de cette conversation bernoise avec l'un des plus célèbres aventuriers des Lettres françaises. Sous l'écriture de plus en plus empâtée au fur et à mesure que la main se fatigue, sous les détours du style aux tournures aimablement vieillottes, on sent poindre le frémissement de l'émotion et du plaisir nés de cette rencontre tout inattendue et délicieuse qui fut pour lui — et demeure pour nous — un de ces événements en marge, qui sont comme le sel fortuit de l'histoire.

NOTE

Lorke, dont le nom apparaît dans la conversation entre Dumas et Gonzalve Petitpierre, est l'un des malheureux (on en connaît cinq en tout) qui sont tombés dans la fosse aux ours. Il s'appelait plus précisément Lorck, natif de Drontheim en Norvège, et était capitaine de cavalerie dans l'armée anglaise. Il avait trente et un ans. Le samedi, 2 mars 1861, il avait convié à un souper d'adieu, au Faucon, quelques-uns de ses amis du corps diplomatique, car il devait repartir le lendemain. Vers trois heures du matin, en se quittant, Lorck entraîne un de ses camarades, un peu ivre, comme lui-même, vers la célèbre fosse où il se livre, sur la balustrade de fer, à des exercices de voltige qui se terminèrent par une chute dramatique sur le plancher des ours. Dans ce temps-là, les ours n'étaient pas encore enfermés pendant la nuit. Ce soir-là cependant, l'ourse avait été cloîtrée avec ses oursons; mais Mani, le mâle, dormait dans son repaire dont la porte était ouverte. Le bruit de la chute ne semblait pas l'avoir autrement troublé. L'os nasal brisé, le pauvre Lorck resta un moment sans connaissance. Le camarade de Lorck, un jeune Anglais, se précipita aussitôt vers la maison du gardien, située dans le voisinage, appela à l'aide, mais ne put réveiller personne. En désespoir de cause, il remonta en ville, alerta quelques amis et des compagnons boulangers qui travaillaient déjà, et ramena tout ce monde vers la fosse. Vingt minutes s'étaient écoulées. A ce moment, Lorck se remettait péniblement sur ses jambes, et l'ours, qui s'était réveillé, s'avançait sur lui d'un pas tranquille. Au lieu de se tenir coi, Lorck crut bon d'essayer de se défendre avec son chapeau et son parapluie, tandis que, du haut des murs, ses amis faisaient pleuvoir sur l'animal tout ce qui leur tombait sous la main; ils réussirent ainsi à le distraire un moment, dont ils profitèrent pour nouer entre elles des pièces de vêtement dont ils firent une sorte de corde que Lorck put saisir. Malheureusement, au premier essai, l'étoffe céda et Lorck fut précipité une nouvelle fois, et de tout son long, dans la fosse. L'ours, qui jusque-là, au dire des témoins, ne s'était pas montré méchant, se précipita sur le corps et le roula sous ses pattes à travers l'enclos. Un domestique qui avait eu le bon esprit d'aller chercher une corde, et qui revenait à ce moment, arrivait trop tard.

Il ne restait qu'une solution: tuer l'ours. L'ami anglais de Lorck remonte en ville pour alerter la garde et trouver des fusils. Mais sans chapeau, sans veston, et hors de lui comme il était, le chef de poste le prend pour un fou ou un ivrogne, sans compter que jamais, de mémoire de Bernois, on n'avait entendu parler d'une tragédie de ce genre. Le jeune Anglais insista tellement qu'on finit par réveiller quelques hommes, tout en lui faisant comprendre qu'il encourrait les plus graves ennuis si les renseignements qu'il donnait se révélaient fantaisistes. Les choses traînaient en longueur, l'ami du pauvre Lorck s'énervait; on se mit enfin en route, et l'Anglais voulut prendre la tête de la colonne pour faire hâter le pas à tout le monde; les gardes crurent qu'il cherchait à s'enfuir et le retinrent solidement au milieu d'eux.

Quand ils arrivèrent, il était trop tard; le malheureux capitaine avait cessé de vivre. Le menuisier qui fit son cercueil déclara qu'il avait rarement vu un corps d'homme aussi bien fait.

C'est depuis cet accident que les gardiens des ours sont venus habiter à proximité immédiate de leurs difficiles locataires. (Cf. Friedrich Aug. Volmar: *Das Bärenbuch.* Bern 1940, pp. 318—321.)